

l'art de **la Voie**

Histoire et culture des arts martiaux



Le choix des armes

Le couteau

A la découverte de cette arme aujourd'hui commune et pourtant délaissée des arts martiaux.

Histoire d'un art

Le taekkyon

Venez découvrir l'histoire de l'un des arts martiaux les plus anciens de la Corée. Un art qui a marqué l'histoire moderne des arts martiaux.



Panthéon martial

Takeda Sokaku





ÉDITORIAL

Bonjour à tous,

Ce mois-ci quelques nouveautés dans l'art de la voie. Tout d'abord vous remarquerez sûrement la disparition du quizz. Cependant cette disparition n'est pas complète et vous pourrez retrouver plusieurs quizz très complets sur le site l'art de la voie. De manière exceptionnelle la rubrique la voie du sabre a été remplacée par une rubrique la voie de l'arc, ce qui pourrait à nouveau arriver à l'avenir.

Un autre point fort de l'art de la voie est l'anniversaire de ce dernier. Ce 3 juin 2013 a marqué les 2 ans de votre magazine, deux ans de passion partagée avec vous et pour ce faire je vous invite à aller voir la vidéo de remerciement postée sur le site en cette occasion. Je me devais aussi de vous remercier pour le passage de la barre des 25 000 téléchargements quelques jours avant l'anniversaire du magazine. Je ne peux que vous remercier de tout cœur pour ce cadeau que vous m'avez fait et pour ces deux années de passion partagée.

N'hésitez pas à me faire part de vos remarques et n'oubliez pas de vous rendre sur la page facebook l'art de la voie et sur le site se trouvant à l'adresse suivante:

<http://l-art-de-la-voie.over-blog.com/>

SOMMAIRE

Histoire d'un art	Le taekkyon	page 3
Bibliographie	Kung Dao: ou la voie de l'arc	page 7
La voie del'arc	Le kyudo: pratique	page 8
Filmographie	Tai-chi master	page 12
Mise au poing	Manji uké et applications	page 13
Le choix des armes	Le couteau	page 15
Lumière sur	Le hung gar	page 16
Au coeur de l'aïki	Kamae d'aïki-jo	page 20
Panthéon martial	Takeda Sokaku	page 22
la plume et l'épée	Le samourai et les 3 mouches	page 25

Rédacteur en chef	Antoine Thibaut
Rédacteurs	Johnny Gence, Antoine Thibaut, Matthieu Jeandel
Correction	Marina Fiquet, Sixtine Dezwaret et Pascal Brice
Illustration	Cédric Bové
Maquettistes	Gilles Aubin et Waly Villca
Contact	lartdelavoie@laposte.net

Diffusion



大快圖

丙午年九月十日
大快圖
全真道人畫



Histoire d'un art Le taekkyon

L'âge d'or du taekkyon commença avec l'unification de la Corée par le royaume de Silla allié à la dynastie chinoise des Tang en 676. La période Silla durera jusqu'au Xème siècle et sera marquée par une certaine stabilité bien que vers le milieu du VIIIème siècle, des troubles internes commencent à apparaître.

Le taekkyon

Parmi les arts martiaux il en est un méconnu en France qui a marqué l'histoire moderne des arts martiaux. Cet art ancien qui a frôlé la disparition est le taekkyon. Bien qu'il soit difficile de déterminer si cet art est ou non à l'origine du taekwondo, et qu'il ait subi de nombreuses modifications

au fil du temps, il a ouvert une porte pour l'avenir des arts martiaux grâce à sa reconnaissance comme patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'UNESCO en 2011.

Les origines du Taekkyon

Les premières traces

Il est difficile de déterminer ce que sont les origines exactes du taekkyon. Les arts martiaux coréens semblent très lointains et furent tout au long de leur histoire influencés par les arts martiaux d'autres pays et notamment par ceux de la Chine. La première trace que l'on retrouve de techniques de combat à main nue remonte au IVème siècle. Il s'agit d'une célèbre fresque murale se trouvant sur la tombe de l'empereur Muyong dans l'actuelle Corée du Nord. Elle représente deux hommes se faisant face et utilisant des techniques de combat à main nue.

Il semble que l'on puisse faire remonter l'origine du taekkyon à la période des 3 royaumes (Ier au VIIème siècle). A cette époque la Corée était divisé en 3 royaumes

Gogureyo envoyèrent des soldats former l'armée de la petite Silla qui subissaient de nombreuses attaques de pirates japonais. C'est au sein de la classe militaire du royaume de Silla que l'art se développa en une pratique adaptée à la réalité des combats. La noblesse d'épée, les hwarangs, durent apprendre cet art, mais ce dernier ne constituait qu'un enseignement secondaire derrière l'étude du sabre de l'arc et de la lance. On peut cependant souligner le fait que les hwarangs durent beaucoup apporter à cet art d'un point de vue spirituel. En effet, la caste des hwarangs était très semblable à ce que seront en leur temps les samouraïs, et l'on peut tout à fait imaginer que ces derniers aient apporté une certaine valeur philosophique ou au moins spirituelle à cet art. L'art pratiqué alors devait être très différent de ce qui est

C'est au sein de la classe militaire du royaume de Silla que l'art se développa en une pratique adaptée à la réalité des combats.

Baekje, Silla et Gogureyo dont le dernier, au Nord était le plus grand et s'étendait jusqu'à l'Extrême-Orient russe. Il semble que durant cette période, un art du nom de subbak était pratiqué au sein du royaume de Gogureyo. Le royaume de Silla aurait appris cet art lorsque les autorités de

pratiqué à notre époque.

L'âge d'or du taekkyon

L'âge d'or du taekkyon commença avec l'unification de la Corée par le royaume de Silla allié à la dynastie chinoise des Tang en 676. La période Silla durera jusqu'au



Les 3 royaumes vers 460



Xème siècle et sera marquée par une certaine stabilité bien que vers le milieu du VIIIème siècle, des troubles internes commencent à apparaître. Durant cette période et la période suivante qui durera jusqu'au XIVème siècle, le subak connaîtra son âge d'or. Durant cette période l'importance du taekkyon grandit au sein de l'armée et deviendra un outil de promotion. Un exemple connu est celui des fantassins de première ligne qui, s'ils obtenaient de mauvais résultats lors de tournois perdaient leur place au sein de l'armée. Un exemple encore plus frappant est celui de Eui Mu, qui serait devenu général grâce à ses compétences en subak.

Il est intéressant de noter que, si durant la période des 3 royaumes le subak n'était considéré que comme une discipline secondaire, durant les périodes Silla et

Goryeo il est devenu une part importante de l'étude au sein de l'armée, si bien qu'il est devenu un complément obligatoire à l'étude des armes. Le subak pratiqué à cette époque était encore très loin de la pratique actuelle et comprenait en plus des coups de pieds, des coups de poings, des clefs, des projections et des attaques aux points vitaux. La tradition restait cependant essentiellement orale et il faudra attendre la dynastie Yi (1393-1910) pour que les méthodes de combat à main nue soient posées par écrit.

Il semble que ce soit durant cette période que le subak se diversifia le plus et que de nombreuses écoles ouvrirent leur portes avec chacune leurs spécificités.

Déclin et renaissance du taekkyon

Le lent déclin du taekkyon

Le lent déclin du subak en tant qu'art martial commença avec l'arrivée au pouvoir de la classe des lettrés et se prolongea tout au long de la dynastie Yi. Il y eut à partir du XIIème siècle, une lutte entre la classe des lettrés et celle des militaires pour obtenir le pouvoir. Cette lutte se termina au XIVème siècle avec la victoire de la classe des lettrés. Cette victoire de la classe des lettrés eut des conséquences particulièrement néfastes sur les arts martiaux car ces derniers étaient considérés comme faisant la promotion de la classe militaire. La classe des lettrés fut en effet très influencée par le courant néo-confucianiste et souhaitait favoriser la pratique des arts jugés supérieurs sur la pratique du corps.

La pratique du subak fut alors peu à peu abandonnée par le pouvoir et devint au fil des années la pratique sportive que l'on connaît aujourd'hui. Il est à noter que c'est

durant cette période que le terme subak fut remplacé par le terme Taekkyon au XVIIIème siècle bien qu'il semble que le subak devienne de son côté un art à part entière. Le Taekkyon garda une grande importance dans les classes populaires et l'on organisait des compétitions lors de nombreuses festivités. Ces dernières pouvaient durer toute une journée. Le matin, les enfants combattaient, puis venait le tour des adultes. Un combattant restait jusqu'à ce qu'il soit défait par l'un de ses adversaires et il arrivait que les combats dégénèrent en affrontement de masse si l'un des combattants utilisait une technique interdite.

Le dernier coup porté au taekkyon provient de l'invasion de la Corée par le Japon en 1910. Suite à cette invasion, l'envahisseur chercha à imposer sa culture au peuple conquis. Il en résulte que la pratique des arts martiaux coréens fut interdite et fortement réprimandée. De plus, de





Son travail permis au taekkyon d'obtenir le statut de trésor culturel intangible important No 76 par le gouvernement de la République de Corée en 1983.

de nombreuses écoles de kendo, de judo puis plus tardivement de karaté, furent implantés en Corée pour promouvoir la supériorité prétendue des arts martiaux japonais. La pratique des arts martiaux japonais fut d'ailleurs rendue obligatoire pour les jeunes coréens. C'est durant cette période qu'il y eut une quasi-disparition du taekkyon qui ne survécut qu'avec quelques rares maîtres et personnes n'ayant qu'une maîtrise partielle de l'art du fait qu'elles n'avaient pas terminé leur apprentissage.

Il existe une autre théorie moins commune concernant le déclin du taekkyon qui n'est pas exclusive des deux autres. Il s'agirait du fait que le taekkyon aurait eu une très mauvaise réputation sur la fin de la période Yi du fait que de nombreuses personnes aient souhaité l'apprendre pour des raisons criminelles. Cependant ceci n'est mentionné que dans très peu de sources.

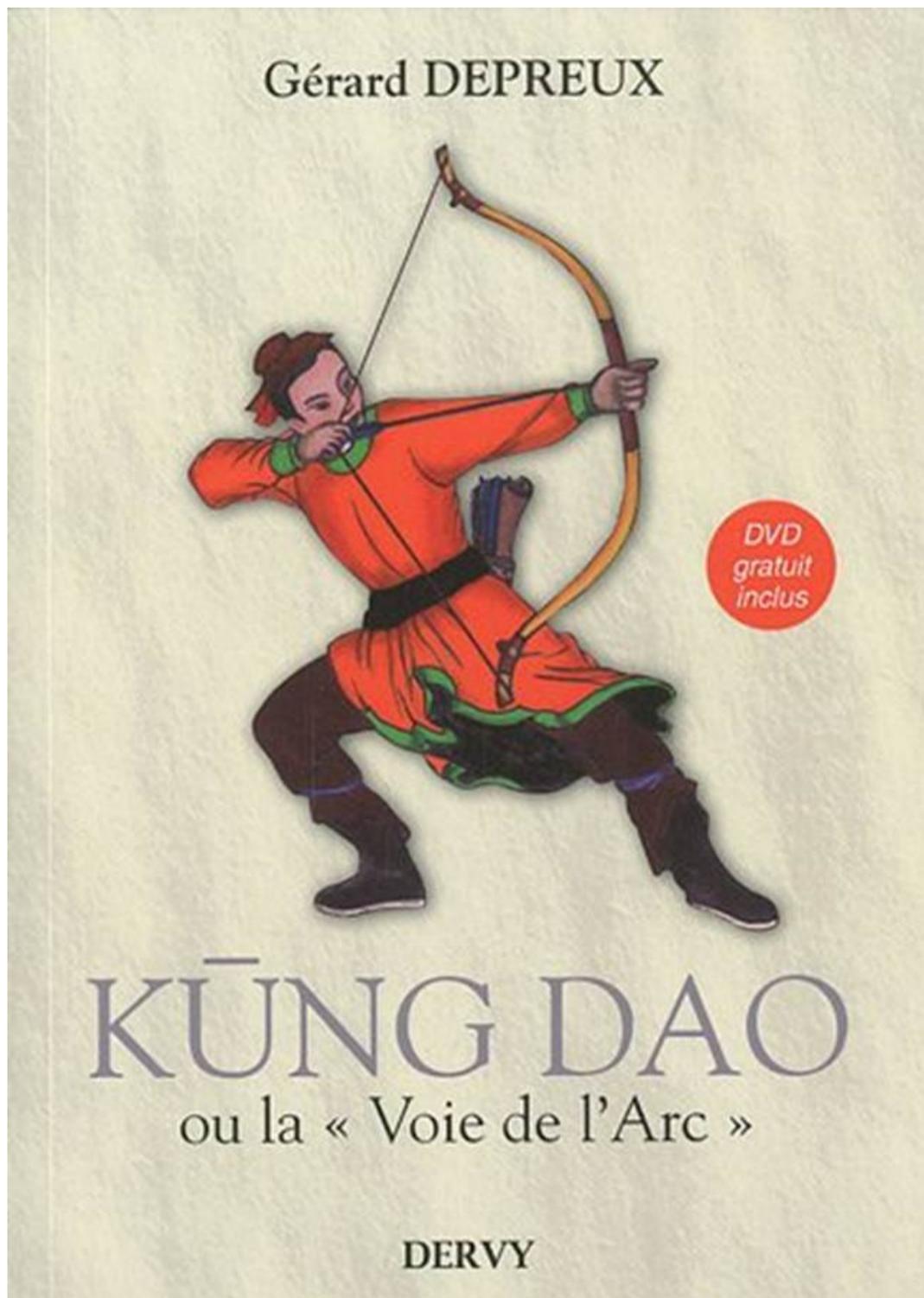
La renaissance de l'art martial coréen

La renaissance des arts martiaux coréens commença en 1945 avec la libération de la Corée. Le pays ayant subi durant l'occupation japonaise un traumatisme et un déracinement culturel chercha à retrouver son identité, et ce notamment par le biais des arts martiaux. Ceci passa notamment par une coréanisation des noms de divers arts martiaux japonais ce qui donna notamment le

taekwondo qui, si il fut influencé par le taekkyon, ne subit cette influence que tardivement.

Il faudra cependant attendre les années 70 pour que le taekkyon fasse son grand retour, et à partir de ces années la renommée de cet art n'a cessé de croître. Le renouveau de cet art fut permis grâce à Song Dok-Ki qui avait étudié le taekkyon avant l'invasion japonaise et enseigna après la guerre de Corée (1950-1953), et surtout grâce à son élève Shin Han-Seung. Ce dernier fit un travail considérable de structuration du taekkyon de manière à faire renaître l'art et à le faire reconnaître par le gouvernement. Son travail permis au taekkyon d'obtenir le statut de trésor culturel intangible important No 76 par le gouvernement de la République de Corée en 1983. Un an plus tard, il créa le Korea Traditional Taekkyon Institute. Il faudra attendre les années 90 et 2000 pour que le Taekkyon s'ouvre pleinement au monde et le 2 février 2001 afin que le taekkyon soit reconnu par le Comité Olympique Coréen.

C'est en 2011 que le taekkyon a franchi un cap qu'aucun autre art martial n'a franchi avant lui en étant reconnu comme « patrimoine culturel immatériel de l'humanité » par l'UNESCO.



Kung Dao ou la voie de l'arc.

Gérard Depreux

Voici un ouvrage particulièrement intéressant qui nous amène à la rencontre du cousin chinois du kyudo, le kung dao. Cette méthode de tir à l'arc chinois nous est présentée dans cet ouvrage de grande qualité non pas d'un point de vue purement technique mais surtout d'un point de vue philosophique. On se rend compte à la lecture de ces deux ouvrages que les deux arts sont très semblables, donnant une grande part à l'interne et à l'accomplissement de l'individu. On y retrouve tout d'abord une partie historique qui revient aux origines de cet art puis au fil des différentes parties, nous découvrons comment les différentes philosophies ont influencé cet art empreint de mysticisme. A la fin de l'ouvrage, on trouve même le contenu de l'examen de passage composé entre autre, de diverses questions qui permettront au lecteur de bien voir si il connaît cet art.

Un ouvrage à conseiller aux curieux et aux pratiquants de cet art mais aussi aux pratiquants de kyudo qui devraient apprécier cette découverte et retrouver de nombreuses similitudes philosophique avec leur pratique.



LA VOIE DE L'ARC

Le kyudo

Dans cette optique, le rituel du kyudo est une fin en soi et le fait de toucher la cible n'est pas une fin en soi mais plutôt une conséquence d'un tir parfait. L'accent est ici mis sur l'état d'esprit et la recherche de calme et d'union des pratiquants qui leur permet dans une certaine mesure de se débarrasser de leur moi.

Le kyudo: la pratique

Les arts martiaux japonais sont souvent reconnus pour leur esthétique très particulière à la fois sobre et élégante. Si ces traits sont très présents dans l'aïkido et l'iaïdo, c'est certainement dans le kyudo que ce trait est le plus marquant. Discipline marquée par le shintoïsme, le bouddhisme

zen et le confucianisme, cet art martial est réputé comme étant le plus noble au Japon. L'art de l'arc est aussi l'un des plus anciens et est pratiqué durant de nombreuses cérémonies pour purifier les lieux comme les dojos.

Un art d'influence aux racines anciennes

Un art ritualisé

Le kyudo est certainement l'un des arts martiaux, voir l'art martial, le plus ritualisé au point que nombre de personnes le considère plus comme une forme de méditation ou de rituel plus proche de la cérémonie du thé que du monde des arts martiaux. Ceci tient notamment au fait que cet art a subi de nombreuses influences tant confucianiste que zen et shintoïste, tant et si bien qu'une exécution de tir est utilisée pour purifier certains lieux comme les dojos de sumo. La place du kyudo dans les arts martiaux est très particulière car cet art fût très tôt affilié à la famille impériale et à une certaine noblesse.

Concernant le rituel du tir il se compose de pas moins de 8 phases :

Ashibumi: durant cette première phase l'archer prend position en se mettant à 90° par rapport à la cible qu'il vise.

zzzz

...cet art a subi de nombreuses influences tant confucianiste que zen et shintoïste, tant et si bien qu'une exécution de tir est utilisée pour purifier certains lieux comme les dojos de sumo.

L'arc et la flèche sont bas. Le but de cette phase est de lui permettre de s'enraciner l'important est ici d'avoir une position juste.

Dozukuri: phase souvent imperceptible, durant laquelle le pratiquant vient assurer sa posture en alignant son bassin et ses épaules de manière à faciliter le tir. Cette phase que l'on pourrait appeler de transition est de plus en plus imperceptible au fil de la progression du pratiquant qui arrivera à se stabiliser durant la fin de la première phase.

Yugamae: il s'agit de la phase de préparation au tir à proprement parlé. Il s'agit du moment où la main droite

saisit la flèche encochée. Puis l'archer tourne la tête en direction de la cible, se préparant ainsi mentalement au tir. Il ne doit cependant pas regarder la cible à proprement parler mais chercher à regarder au-delà.

Uchiokoshi: durant cette phase le pratiquant élève son arc au-dessus de la tête tout en gardant les épaules basses. L'important ici est pour l'élève d'apprendre à respirer convenablement et de faire en sorte que la flèche pointe dans la même direction que le regard.

Hikiwake: cette étape consiste à bander l'arc tout en amenant la flèche à hauteur du regard. Cette action se fait en deux temps. D'abord c'est la main gauche qui est envoyée en avant et la main droite qui retient la corde, puis c'est la main droite qui recule tout en finissant d'abaisser l'arc pour terminer l'extension.

Kai: étape dite de l'union, cette étape consiste à maintenir la tension de l'arc
hhhh

tout en restant détendu. Le travail est ici essentiellement interne et nécessite d'unir l'esprit et le corps et de faire le calme en soi.

Hanare: cette étape consiste dans le fait de décocher la flèche lorsque l'on a atteint l'état de calme et d'union nécessaire.

Zanshin: il s'agit ici de maintenir la position et de regarder la trajectoire de la flèche. Le pratiquant doit garder le même état d'esprit que durant le kai.

Atteindre la cible entre conséquence et objectif

Le kyudo est un art martial très particulier en ce sens que dans de





nombreux cas, on estime qu'attendre la cible n'est pas l'objectif en soi. Comme le dit un conte zen il faut apprendre à se tirer soi-même, la cible représentant le soi. Si cette image du kyudo est très courante il convient de distinguer deux courants.

Le premier courant du kyudo est celui du kyujutsu. Ici, bien que l'aspect spirituel et ritualisé du tir revête une certaine importance, l'objectif est d'attendre la cible. Les étapes du rituel seraient dans cette optique principalement là pour permettre au tir d'atteindre sa cible. Il semble que ce soit notamment sur ce courant que se sont développés des concours de kyudo et ce très tôt. On en retrouve notamment trace au XVII^{ème} siècle (voir l'art de la voie n°7 histoire d'un art... le kyudo). Il ne faut cependant pas penser que l'aspect ritualisé de l'art soit mis à part

La pratique du kyudo

L'équipement en kyudo.

L'essentiel de l'équipement en kyudo est bien entendu l'arc ou yumi. Cet arc est asymétrique en ce sens que sa poignée se situe au tiers inférieur de l'arme contrairement à toutes les autres formes d'armes. Il semble que ceci soit en partie dû à l'influence de la cavalerie. En effet, grâce à cette forme particulière le yumi est le seul arc de cette taille permettant de tirer à cheval. Il est à noter que la partie inférieure de l'arc plus courte est plus lourde que la partie supérieure. Ceci permet plusieurs points le premier est que cela permet de stabiliser l'arc durant le tir et d'éviter à l'archer d'avoir à utiliser trop de force. De plus, certains parlent du fait que ce serait la partie inférieure de l'arc plus rigide qui donnerait la puissance et la partie supérieure plus souple qui permettrait une meilleure visée. Une

autre particularité de l'arc est qu'il pivote dans les mains de l'archer au moment du tir si bien que la corde se retrouve du côté externe du poignet.

Le second courant est celui du shâdo qui est une voie plus spirituelle. Dans cette optique, le rituel du kyudo est une fin en soi et le fait de toucher la cible n'est pas une fin en soi mais plutôt une conséquence d'un tir parfait. L'accent est ici mis sur l'état d'esprit et la recherche de calme et d'union des pratiquants qui leur permet dans une certaine mesure de se débarrasser de leur moi. Cette vision semble aussi être celle qu'on les pratiquants effectuant les tirs cérémoniels à l'occasion des cérémonies shinto.

L'arc est traditionnellement en bambou cependant un tel matériau rend l'arme assez fragile aux conditions climatiques et nécessite un entretien régulier de l'arme. On trouve aujourd'hui bon nombre d'arc en matière synthétiques moins chers et plus adaptés aux débutants. La corde elle aussi connaît plusieurs déclinaisons et si traditionnellement elle est faite de chanvre, ce matériau est beaucoup moins résistant que celles en fibres synthétiques.

Les flèches en kyudo sont tirées par paire et portent le nom de Haya et Otoy. Haya est la première flèche





tirée, on la reconnaît parce que les plumes de son empennage sont incurvées dans le sens des aiguilles d'une montre. Otoyā la seconde flèche, a elle les plumes incurvées dans l'autre sens. L'une des théories au sujet de cette différence serait que cela éviterait de tirer les deux flèches au même endroit. Ces flèches traditionnellement en bambou mesurent un peu plus de la longueur d'un bras. Traditionnellement les pratiquants lors des exhibitions de tir doivent porter 5 flèches. 2 Haya, 2 Otoyā et une autre qui longue de plus de 95 centimètres et empennée de couleur blanche. Cette flèche solitaire est tirée seule et avant les deux autres. On trouve deux sens à cette flèche solitaire, le premier est qu'elle serait tirée pour éloigner les démons et mauvais esprit, le second sens serait qu'elle serait tirée pour permettre à l'archer d'avoir un repère pour les tirs suivants.

En plus de l'arc et des flèches les pratiquants de kyudo possèdent un gant nommé kake ou gake en cuir épais. Ce gant est là pour protéger la main de l'archer qui tient la corde ainsi que pour maintenir le poignet du pratiquant. Ce gant ne comprend bien souvent que trois doigts (les trois servants au tir) et serait d'origine mongole.

Le travail en kyudo

SI l'essence du travail en kyudo réside dans le tir, le pratiquant devra attendre un certain temps avant de pouvoir tirer à proprement parler. Dans un premier temps il devra apprendre à exécuter le tir sans flèche de manière à intégrer les bonnes positions et ainsi ne pas chercher avant tout à toucher la cible. Cette manière d'agir démontre bien l'aspect très ritualisé du kyudo et l'importance qui est donnée aux différentes étapes plus qu'au tir à proprement parlé.

Que ce soit durant l'étape de l'apprentissage des bases, ou du tir en

lui-même, le pratiquant pourra être confronté à deux principales situations ; le tir debout et le tir à genoux. Le premier tir est le plus connu en ce qui concerne le kyudo et est le plus souvent pratiqué. C'est d'ailleurs sur celui-ci que se basent les compétitions de kyudo. Le tir à genoux est lui en principe réservé à l'entraînement à l'intérieur car le plafond est plus bas. Bien que ce second tir soit un peu différent du fait de la position différente des jambes, les bases restent les mêmes. Aujourd'hui en Europe de nombreux cours de kyudo ont lieu dans des gymnases ce qui permet aux élèves aussi bien d'étudier le tir debout que le tir à genoux.

Il existe une troisième méthode de tir qui est la méthode de tir à l'arc à cheval ou yabusame. Ce type de pratique daterait de la période kamakura (1185–1333). L'archer doit dévaler une piste d'environ 255 mètres en contrôlant le cheval avec ses seuls genoux (les mains étant utilisées pour le tir) et 3 cibles se trouvent sur son flanc gauche. Cette pratique reste cependant très limitée à quelques rares écoles du Japon et limitée à un petit nombre d'élèves ayant atteint un haut niveau. Les démonstrations de yabusame se font lors de diverses cérémonies notamment durant certaines ayant lieu au sein du temple Tsurugaoka. Ces démonstrations sont le fruit d'un long travail qui nécessite autant de préparation de la part du pratiquant qu'un soin très attentif donné au cheval et à l'harnachement. L'entraînement pour le yabusame se fait en grande partie sur une sorte de cheval en bois qu'un assistant va faire tourner sur lui-même, l'archer devra alors toucher une cible fixe se situant à un peu moins d'une dizaine de mètres.





Synopsis

"Élevés depuis leur plus tendre enfance dans un temple Shaolin, Tianbiao et Jianbao sont deux amis que rien ne sépare. Un jour, ils sont renvoyés pour avoir enfreint les préceptes bouddhistes et les règles rigoureuses de la pratique des arts martiaux durant un combat. Contraints de mendier pour survivre, les deux moines partent à la découverte du monde mais ne tardent pas à prendre des chemins bien différents.

Tandis que Junbao se prend d'amitié pour un groupe de marginaux révoltés contre le gouvernement, Tianbao va, lui, s'enrôler dans l'armée régulière. A mesure que le temps passe, la confrontation entre les deux amis devient inévitable."

Il s'agit là d'un des films d'arts martiaux les plus connus et qui reste un très bon film de détente. N'y cherchez pas d'inspiration technique car ici nous sommes dans l'exagération. Les combats sont chorégraphiés et irréalistes mais cela ne porte pas pour autant atteinte à la qualité de certaines chorégraphies.

Le jeu d'acteur y est assez moyen et les personnages sont fortement caricaturaux. On trouve d'un côté des gentils très gentils et de l'autre des méchants très méchants. Cependant on se laisse emporter par l'histoire malgré les nombreux clichés et le scénario assez peu développé. La qualité de ce film doit énormément à la performance de l'acteur Jet Li. Un autre point qui développe l'aspect divertissant du film: les nombreuses pointes d'humour qui viennent donner un peu de relief à un film qui pourrait en ennuyer plus d'un.

En somme un bon film de divertissement qui a pour point positif de démontrer un taiji martial, sans pour autant insister outre mesure sur cet art.

Manji uké (double blocage) et applications.

Le manji uké un double blocage comprenant un gédan barai pour le bras avant et un uchi uké haut (jodan) pour le bras arrière. On le retrouve aussi dans une forme de garde, kamaé avec un le bras devant en bas et l'autre levé en arrière, par exemple chez Sensei Kase.

Pour exécuter cette technique de blocage, il faut donc faire les 2 blocages simultanément et en gardant les mêmes critères qu'en les réalisant séparément.

Armement identique à gédan barai (photo1), le bras avant fait une trajectoire vers le bas et l'avant, avec l'épaule place le coude dans l'axe, le coude détend l'avant bras pour finir avec la rotation du poignet. En même temps, l'autre bras fait uchi uké jodan avec une trajectoire vers l'arrière et le haut, avec le même ordre articulaire. A l'intermédiaire les bras sont prêts du corps (photo2), il n'y a pas de trajectoire éloigné du corps avec un grand cercle ou la dernière rotation se ferait au niveau de l'épaule. On voit souvent (photo4) ce grand geste, où en général la position du bras est déjà en place et le geste est effectué qu'avec l'épaule, or ce n'est plus uchi uké. En «frappant» cette technique on met une force perpendiculaire à la ligne de son corps, on doit donc gérer une force latérale qui n'équilibre pas la technique (voir flèches sur photo 2 équilibré et photo 4 non équilibrée). Le kanji de uké symbolisant d'ailleurs l'équilibre, avec cette notion de bas et haut et dois retrouver cette équilibre de force dans l'exécution de la technique, elle doit se faire dans le même temps et dans le

même vecteur ou champs de force. De plus le mouvement ainsi effectué n'est pas du tout dans la bonne chaîne musculaire de puissance, il suffit d'opposer une résistance sur le poing pour s'apercevoir que le mouvement est très pénible à faire.

Pour le verrouillage finale, on se retrouve le poing du uchi uké au dessus de la tête, le bras formant un angle droit et restant dans l'axe du corps sans tirer dans le dos en déconnectant l'épaule vers l'arrière.

On pourrait penser que l'application de base serait de contrer 2 adversaires qui attaqueraient simultanément pour l'un en tsuki chudan ou mae géri et l'autre en tsuki jodan, mais la possibilité d'être dans cette configuration précise me paraît un peu utopique si ce n'est pour faire des photos.

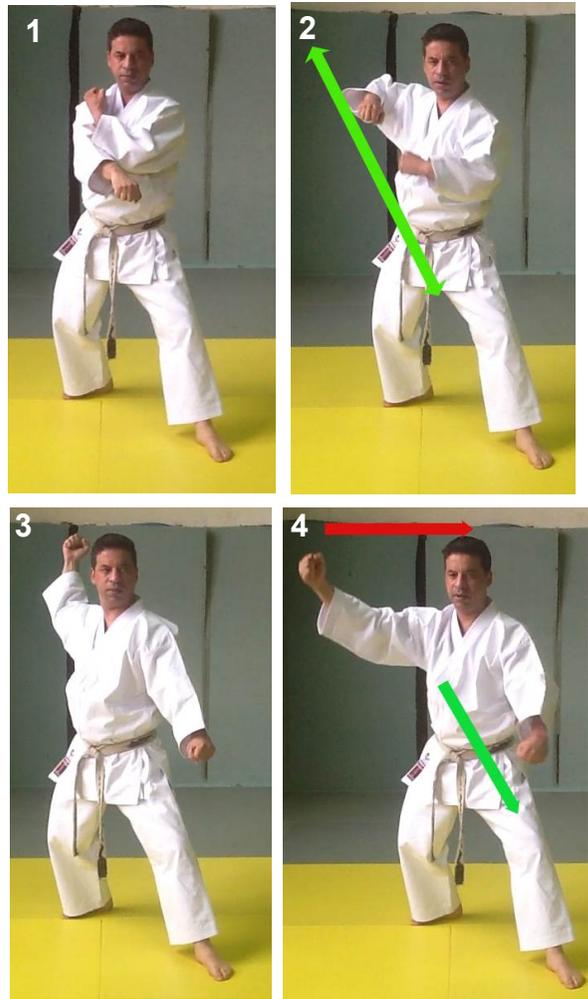
Cette technique est par contre très riche en application si l'on y regarde d'un peu plus prêt.

A propos de l'auteur



Johnny Gence pratique les arts martiaux depuis 27 ans. Actuellement 5ème dan de karaté shotokan, il a suivi durant 12 ans l'enseignement de Shihan Nishiyama.

Il fut champion de France FFST en kata et combat ainsi que 3ème au championnat mondial de SKDUN.





L'application :

Un exemple simple (photo 5-6-7 et 8), on sépare cette fois l'exécution, on bloque un maeté tsuki avec le mouvement du uchi uké, on bloque ensuite un gyaku tsuki avec le gédan barai pour venir contrer en gaki tsuki (coup de poing latéral) avec l'autre bras qui était en uchi uké, pour l'exemple en kiba dahi.

Dans le uké, il y a ce que j'appelle une fermeture (armement ou croisé) et ouverture (exécution ou décroisé) et dans de nombreuses techniques cela signifie souvent que l'on est face à une projection potentielle surtout lorsque pendant l'ouverture il y a des directions opposées et simultanées.

Sur une attaque mae géri, on bloque en rentrant avec le bras arrière en gyaku gédan barai en rentrant (photo 10) on saisie en frappant, nous sommes ici dans la phase de fermeture, et on fait uké. Deux solutions, on utilise notre jambe avant comme butée et lorsque l'on fait gédan barai et uchi uké en même temps, le uchi uké va lever le

pied et faire perdre contact, le gédan barai va faire basculer l'adversaire sur votre jambe avant (photo 12).

Soit on utilise le gédan barai pour baisser l'adversaire et le uchi uké lever encore plus haut, on est là dans une projection, on place d'ailleurs son bassin en dessous de celui de Tori et on peut s'aider de sa jambe avant ou plutôt de sa cuisse pour venir soulever Tori (photo 13).

Une autre version sera de rentrer à l'intérieur de Tori lors de l'attaque (photo 15) et d'exécuter uké, donc gédan barai et uchi uké en même temps pour faire basculer Tori (photo 16)

On voit bien dans ces exemples l'importance de la synchronisation et de l'équilibre des différents vecteurs de forces mis en action. Sur un point fixe, on pousse dans une direction, on tire de l'autre et Tori est mis à mal.

Johnny Gence



Le couteau

Ce qui est étonnant avec le couteau est que s'il est l'un des armes les plus communes actuellement et vraisemblablement depuis des siècles, sa pratique est étonnamment absente des arts martiaux. Pour être plus précis si l'on retrouve dans de très nombreux arts martiaux des manières de faire face à une attaque au couteau, très peu d'écoles étudient son usage de manière approfondie, que se soit en attaque ou en défense. Ainsi, si l'on retrouve de nombreuses techniques pour faire face à un couteau dans de nombreux arts martiaux japonais, on ne trouve pas de katas de couteau. De même, si les couteaux sont en principe présents dans les arts martiaux chinois, leur étude est reléguée au second rang bien loin derrière le sabre ou le bâton. Il est même étonnant que l'on ne trouve pas d'étude approfondie de cette arme dans le kobudo d'Okinawa alors que ce dernier fut justement créé pour se défendre avec les moyens du bord. Concernant les arts martiaux chinois, la mention la plus commune de l'utilisation d'un couteau dans un kata est celle des couteaux papillons, utilisés notamment dans les katas de wing tsun. Or ces derniers, au vu de leurs forme et de leurs tailles, se rapprochent beaucoup plus du sabre que du couteau.

Cependant si le couteau est de manière générale largement sous représenté, on en retrouve l'étude dans l'Arnis (ou

escrima ou kali), dont il est l'une des armes principales avec le bâton court. Dans les Philippines on trouve en effet un couteau à lame ondulé du nom de kriss qui est une arme. Il est d'ailleurs intéressant de noter que c'est aussi des Philippines que provient le balisong qui dans le langage commun est devenu ce que l'on appelle improprement le couteau papillon. Il est à noter que l'origine philippine de ce couteau est parfois contestée. Un autre couteau important des arts martiaux philippins est le kërambit. Il s'agit d'un petit couteau dont la lame est courbe et presque à angle droit et disposant au bout de son manche d'un anneau permettant de l'utiliser lors de coups de poings par exemple. Il est intéressant de noter que de nombreuses disciplines de self défense moderne se basent sur l'étude que font les arts martiaux philippins du couteau pour mettre au point leur système de défense contre arme.

Il faut cependant ne pas penser que l'étude du couteau en tant qu'utilisateur de cette arme soit absent des arts martiaux, cependant il semble que la volonté d'approfondir l'étude de cette arme est assez récente. On retrouve par exemple l'étude de cette arme dans le Yoseikanbudo.





Lumière sur... Le hung gar

La pratique du hung gar repose en grande partie sur l'étude des différents animaux. Comme cela a été expliqué précédemment, chaque animal dispose d'une stratégie qui lui est propre et chacun d'eux est associé à un certain nombre de coups bien particuliers inspirés de son comportement. Il faut ajouter à cela une étude de l'énergie interne et de sa circulation, car chaque technique vise normalement un point vital bien particulier, ce qui serait l'un des secrets de l'efficacité du hung gar...

Le hung gar

Parmi les arts martiaux chinois il y en a un qui est connu dans le monde entier et est reconnaissable entre tous. Le hung gar, art martial zoomorphique est réputé dans le monde entier pour être l'un des arts martiaux les plus proches de ce qui se serait pratiqué dans le temple Shaolin

Un art zoomorphique inspiré du sud

Un art martial externe du sud.

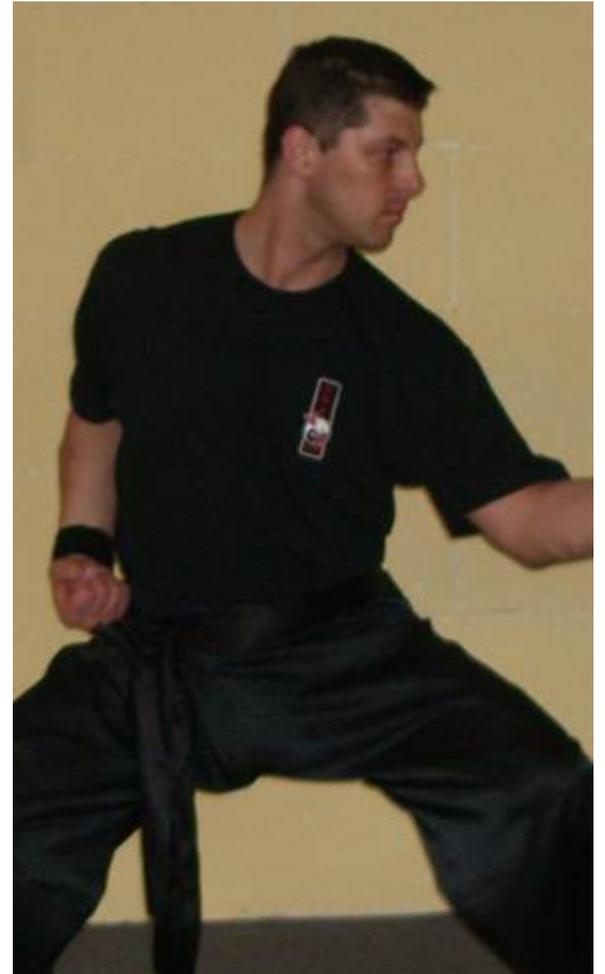
Le hung gar est réputé être l'art martial le plus représentatif des arts externes du sud de la Chine. Par son aspect, il relève en effet des boxes du sud. Les positions sont basses et stables et permettent d'injecter une grande puissance dans les techniques. À ce titre, on retrouve notamment une grande utilisation de la posture ma bo, ou posture du cavalier. Toujours concernant ce rattachement aux boxes du sud, le hung gar respecte bien l'adage « le pied dans les nord, le poing dans le sud ». En effet, bien que l'on trouve divers coups de pieds, ses derniers ne dépassent pas le niveau moyen et sont beaucoup moins présents que les techniques de mains. Bien que le hung gar puisse être utilisé à moyenne et à longue distance, c'est à courte distance qu'il excelle le plus, notamment grâce à la théorie des douze ponts. On comprend dès lors mieux que le hung gar soit considéré comme la

du sud au moment de sa destruction. Cet art martial externe, fortement inspiré du tigre et de la grue, n'en délaisse pas moins un aspect interne et cache une grande efficacité.

boxe la plus représentative du sud.

Il convient toutefois de nuancer son caractère exclusivement externe. Il est tout d'abord certain qu'il ne s'agit pas d'une boxe interne. Les mouvements sont puissants et explosifs, les muscles sont fortement sollicités et l'on retrouve des travaux d'endurcissement. Cependant, le hung gar comprend aussi un travail interne de l'énergie. On en trouve la trace notamment dans l'importance donnée à la théorie des cinq éléments (feu, bois, métal, terre et eau), qui sont chacun associés à une émotion, un ou deux organes internes, une couleur, etc. Ce travail interne se retrouve surtout dans les taos Sup Yin Kuen (ou poing des cinq éléments et cinq animaux) et dans le tao dit du fil de fer qui est une forme purement interne qui se pratiquait traditionnellement en chantant un poème pour allier à chaque mouvement un élément, un son et une émotion.

Il convient toutefois de nuancer son caractère exclusivement externe.





Ainsi, bien que l'on ne puisse nier l'aspect externe du hung gar, ce dernier n'en possède pas moins une part d'interne.

Un art inspiré des animaux

Si le hung gar est souvent qualifié de style du tigre et de la grue, il existe en réalité 5 animaux principaux étudiés dans ce style, chacun d'eux étant associé à l'un des 5 éléments qui forment les fondements de la théorie énergétique. Ces animaux sont :

- Le tigre : associé au bois, le tigre aurait pour émotion la colère. L'étude de cet animal renforcerait les muscles et les tendons. Le style du tigre se caractériserait notamment par de nombreuses projections, bien que l'on retrouve aussi des frappes.

- La grue : associée au métal et à la froideur comprend de nombreuses techniques de bras et de mains comme des piques de doigts ou le fameux bec de la grue.

- Le serpent : associé à l'eau, le serpent aurait pour émotion la peur. Les techniques issues du serpent permettraient de développer la ruse, on y trouve en effet un certain nombre de feintes et de nombreuses piques de doigts visant des points sensibles. L'étude de cet animal favoriserait une plus grande souplesse et renforcerait les os.

- Le dragon : associé à la terre, l'étude du dragon est parfois remplacée par l'étude de l'ours. Cet animal dont l'émotion serait la réflexion, permettrait, par son étude, de renforcer l'équilibre. Son style serait caractérisé par la forte utilisation de l'énergie interne.

- Le léopard : associé au feu et à la cruauté, l'étude de cet animal favoriserait le développement de la vitesse. Son style se caractériserait par de nombreuses frappes puissantes.

La pratique du hung gar

Les principes du hung gar

La pratique du hung gar repose en grande partie sur l'étude des différents animaux. Comme cela a été expliqué précédemment, chaque animal dispose d'une stratégie qui lui est propre et chacun d'eux est associé à un certain nombre de coups bien particuliers inspirés de son comportement. Il faut ajouter à cela une étude de l'énergie interne et de sa circulation, car chaque technique vise normalement un point vital bien particulier, ce qui serait l'un des secrets de l'efficacité du hung gar qui vise, contrairement à nombre de disciplines plus récentes, à l'efficacité réelle en combat, et non à la compétition.

L'un des points importants de l'étude du hung gar est celle des douze ponts, ou Kiu Sau. Ces ponts sont autant internes - c'est-à-dire qu'ils visent à harmoniser le pratiquant avec son énergie et lui apprendre à l'utiliser -, qu'externes - où le but est d'arriver à aller au contact de l'adversaire. Face à un adversaire, le fait d'établir le pont peut autant être un acte offensif, en ce sens qu'il pourrait être qualifié de préparation au placement d'une technique, que défensif. À ce titre, on remarque une certaine similitude entre

le hung gar et le wing tsun dans la volonté de chercher un combat à courte distance. L'étude des ponts permet au pratiquant les ayant maîtrisés non seulement de créer le pont, mais aussi d'en rompre un que l'adversaire aurait créé.

Les formes du hung gar

Le hung gar possède en principe cinq formes, même si certains affirment que le tronc commun n'en compterait que quatre. À ces formes se sont ajoutées de nombreuses autres au fil de l'évolution et de la diversification du style en de multiples branches. Certaines des nouvelles formes se basent sur le travail d'une arme, alors que d'autres s'orientent plus vers l'étude d'un autre animal comme le singe ou la mante religieuse. On retrouve aussi des formes assez communes comme celle de la fleur de prunier, mais toutes ne font pas partie du corpus commun à l'ensemble des écoles descendant du hung gar. Les formes communes sont :

- Siu Lo Han ou forme des petits disciples de Bouddha : il s'agirait de la forme la plus ancienne qui proviendrait du temple Shaolin.

- Gung Ji Fook Fu Kuen ou forme du tigre accroupi dans la posture de l'arc :





il s'agirait d'une forme elle aussi assez ancienne. Elle est en principe la première forme enseignée aux pratiquants et permet d'apprendre les bases du style.

- Fu Hok Sheun Yin Kuen aussi nommée forme de la réunion du tigre et de la grue : Il s'agit de la forme la plus représentative et la plus connue du style car elle se base sur l'étude des deux animaux emblématiques du hung gar dont elle constitue l'un des éléments centraux de l'étude. Bien qu'elle fût modifiée par Wang Fei Hung, cette forme reste commune à toutes les écoles de l'art martial.

- Sup Yin Kuen ou forme des cinq animaux et des cinq éléments : cette forme relativement récente fut créé par Wang Fei Hung et s'articule autant sur un travail externe, avec l'étude de

stratégies des cinq animaux, qu'interne avec l'étude des cinq éléments. Elle marque la transition entre la forme de la réunion du tigre et de la grue et celle du fil de fer.

- Tid Sien Kien ou forme du fil de fer : il s'agit d'une forme axée exclusivement sur le travail interne. Si par le passé elle était exécutée tout en chantant un poème, aujourd'hui elle s'effectue simplement en poussant des sons correspondant aux différents éléments.



Kamae d'AïKI-JO

Depuis mes débuts dans l'enseignement de l'Aïkido, beaucoup de pratiquants sont venus à moi pour des explications sur les liens existants entre le tai-jutsu, l'aïki-ken et l'aïki jo. Ce lien est ce que l'on appelle : RI – AI. Je vous donne ici l'explication que m'a donné mon professeur Philippe Voarino pour m'aider à comprendre cette notion :
"Le RI-AI est la mise en relation de connaissances désordonnées"

Cette notion de RI-AI est bien souvent mal intégrée dans l'apprentissage et la pratique de l'Aïkido. Il est courant d'entendre parler comme d'un but à atteindre, comme d'une fin en soi. Or le RI-AI est une aide pédagogique, un outil pour revenir à l'AÏKI. C'est cette aide pédagogique qui permettra à l'enseignant de faire le lien entre des techniques qui paraissent à première vue fortes différentes et à l'élève pour se rendre compte de l'unité profonde de toutes les techniques. En ce sens le RI-AI n'est pas une finalité mais le début de l'étude. Plus tard dans la pratique le RI-AI disparaît au profit de "l'évidence". L'évidence que tout est identique et que tous les mouvements sont réalisés à partir du même moteur.

L'étude de l'Aïkido est composée de trois parties, le Tai-jutsu, l'Aïki-ken et l'Aïki-jo. La base du RI-AI, la base de l'unité des formes en Aïkido est la position : le KAMAE. Je souhaiterai ici revenir sur la position TSUKI NO KAMAE, position de base de l'Aïki-jo. C'est une position sur laquelle il existe de nombreuses discussions,

incompréhensions et mythes...

La position JO NO KAMAE se construit de la même façon que la position de base en tai jutsu. Cette position s'appelle HANMI. Elle s'obtient à partir d'une position des pieds appelée ITO E MI. Elle a de multiples avantages :

- Elle permet d'unir le corps et l'action périphérique (bras en tai-jutsu, ken en aïki-ken ou jo en aïki-jo).
- Elle permet la mise en rotation de l'axe
- Elle permet le déplacement dans toutes les directions
- Elle permet une unité de l'utilisation du corps que le pratiquant ai ou non une arme entre les mains.

- Elle permet d'effacer la plus grande partie du corps (Volontairement je ne dis pas que le corps est ainsi protégé afin de ne pas laisser s'ancrer dans la tête des pratiquants que la protection est une notion faisant partie de la pratique de l'Aïkido).

C'est sur ce dernier point que commencent les principales discussions autour de la position JO NO KAMAE. Donc attaquons notre étude de ce KAMAE par ce bout. Etudions cela dans cet article.

Il est possible de lire que la position n°1 n'efface pas suffisamment le corps et laisse le pratiquant dans une position de danger. C'est pourquoi il est bien souvent préféré la position n°2 à la position n°1.

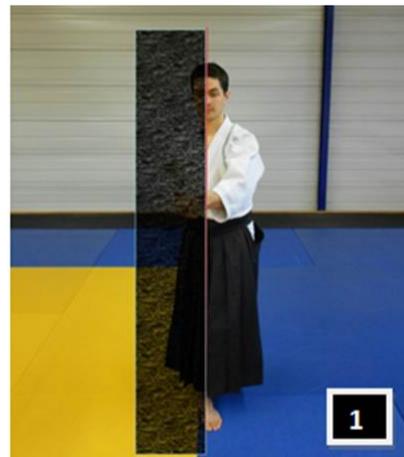
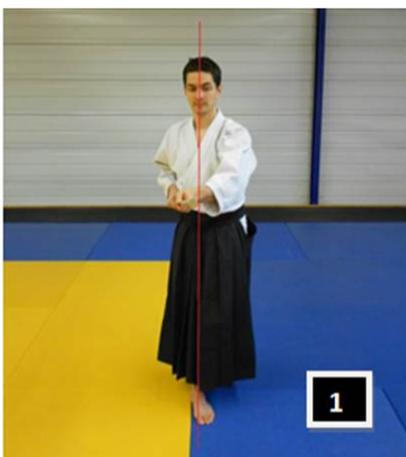
A propos de l'auteur



Matthieu Jeandel est un pratiquant accompli d'aïkido et possède le grade de 5ème dan dans cette discipline. Elève de Philippe Voarino il est l'un des fondateurs d'ITAF France.

Jo no kamae

Jo no kamae: avec et sans effacement.



Je le rappelle cette position est souvent utilisée pour sa capacité à effacer le corps d'uke et à mettre uke dans une situation de sécurité. Or en analysant les choses de plus près nous pouvons nous rendre compte que ce que nous croyons n'est peut être qu'une illusion :

En effet si la position n°1 paraît mettre le corps de face, c'est dans cette position que le pratiquant est le plus effacé derrière son arme. La position n°2 met le pratiquant à côté de son arme et s'il se présente "de profil" c'est la totalité de ce profil qui est exposé et ce profil sera d'autant plus exposé que le pratiquant aura un profil "important". Je dis cela sous les traits de l'humour, mais je vous engage à réfléchir tout de même sérieusement à cela. Dans la position n°1, "l'épaisseur abdominale" du pratiquant n'aura jamais aucune incidence sur l'effacement du corps, par contre dans la position n°2 plus le pratiquant développera une forte puissance / épaisseur abdominale, plus il présentera de surface à l'attaque linéaire.

De plus, chercher à effacer volontairement son corps par une modification de la position du corps est une erreur. C'est une erreur dans le sens ou faire cela, revient à réduire la

pratique de l'Aïkido à une pratique linéaire, ne faisant de la possibilité de danger qu'un adversaire devant ou derrière. Si la ligne et si cette vision d'une pratique linéaire est la première que nous développons lors de la pratique, c'est avant tout car c'est la plus basique, la plus simple à comprendre et à mettre en place pour le pratiquant. Cependant elle devra laisser sa place progressivement à une pratique circulaire dans laquelle tout l'espace à 360° doit être considéré comme dangereux. C'est pourquoi il devient impossible alors de chercher à "se cacher", "à s'effacer" du danger potentiel. Et le positionnement du corps ne pourra plus être guidé par une recherche de sécurité mais bien par une recherche de mobilité pour pouvoir se déplacer dans ce nouvel espace à 360°.

Une position, une posture est un élément déterminant pour les mouvements qui pourront être réalisés à partir de celle-ci. Et les mouvements d'Aiki-ken et d'Aiki-jo sont liées c'est bien car la position de base est identique...

Matthieu Jeandel



Une position identique qui permet une utilisation du corps identique...

Sokaku Takeda

Si le nom de Morihei Ueshiba est connu de tous les pratiquants d'arts martiaux ou presque, plus rares sont ceux à connaître celui de Sokaku Takeda, le maître d'O Sensei. Homme

remarquable, profondément marqué par la fin de l'ère Edo, c'est lui qui ouvrit l'art de ses ancêtres au reste du monde.

Enfance et apprentissage des arts martiaux

Une enfance marquée par le contexte historique

Il est difficile d'évoquer l'enfance de Sokaku Takeda sans évoquer l'un des événements les plus marquants de l'histoire du Japon. Celui qui allait devenir le maître du fondateur de l'aïkido est né le 10 octobre 1860 (d'autres sources situent sa naissance en 1858) à Oike au sein du clan Aizu, une branche héritière du clan Takeda. Le 27 janvier 1868, alors que le futur maître n'avait que huit ans, éclate la Guerre de Boshin qui fut le dernier grand conflit interne du Japon au cours duquel se sont opposées les forces favorables à l'empereur et celles qui soutenaient le shogun. Ce conflit se solda par la défaite des forces pro-shogunales dont l'un des membres les plus importants était le clan Aizu.

L'un des temps forts de cette guerre fut la bataille d'Aizu, en octobre 1868. Il semble que ce soit durant cette bataille, et pendant la guerre de Boshin plus généralement, que le père de Sokaku, Sokichi Takeda - lutteur de sumo déjà reconnu-, s'est fait remarquer pour ses grandes capacités martiales. Ce dernier acte du Byakkotai émut tout le Japon et à plus forte raison les survivants du

clan Aizu dont faisait partie Sokaku Takeda.

Certaines sources affirment que ces événements marquèrent l'enfant au point qu'il se serait juré de tuer tous ceux qui étaient à l'origine de la défaite de son clan. Il n'était âgé, à cette époque, que de neuf ou dix ans. Selon d'autres sources il aurait toujours refusé la fin des samourais et serait allé jusqu'à continuer de porter les deux sabres, faisant fi de l'interdiction qui a frappé cette pratique en 1876.

La jeunesse du maître

Durant sa jeunesse, Sokaku fut un enfant turbulent, téméraire et avait une très forte aversion pour l'écriture, si bien que certains disent qu'il fut illettré durant une grande partie de sa vie. Il apprit les arts martiaux de son père qui, en plus d'être un samourai reconnu au sein de son clan, était aussi un prestigieux lutteur de sumo ayant atteint le grade d'Oseki, l'un des plus élevés de la discipline. Sokaku Takeda manifesta très vite un grand talent pour les arts martiaux et, s'il apprit le daïto ryu, c'est bien pour son sumo qu'il sera connu durant son enfance, allant jusqu'à défaire des lutteurs





professionnels. Cependant son comportement était tel qu'il aurait été surnommé « le vilain petit singe » et que son père lui interdit de pratiquer le sumo pour le diriger vers l'étude du kenjutsu.

C'est ainsi qu'aux alentours de 1873, le jeune Sokaku fut envoyé étudier le Ono Ha Itto Ryu auprès du maître Toma Shibuya. C'est durant cette époque qu'il démontra un talent certain pour la pratique du kenjutsu, au point qu'on l'aurait surnommé « le petit tengu du clan Aizu ». Cependant, certains estiment que ce surnom ne lui est venu que beaucoup plus tard lors de son

pèlerinage martial. Toujours est-il qu'il recevra le menkyo kaiden de cette école en 1877, année où il recevra le même diplôme de l'école Hozo In Ryu. On sait aussi qu'il reçut l'enseignement de la Shunzo Masano de la Kyoshin Meichi ryu aux alentours de 1874. On raconte à ce sujet que seulement un an après son arrivée au sein de l'école, il défia son maître alors que celui-ci souhaitait le tester ; Sokaku n'était alors âgé que de 16 ans.

Pérégrinations et héritage de maître Sokaku

La légende de Sokaku Takeda

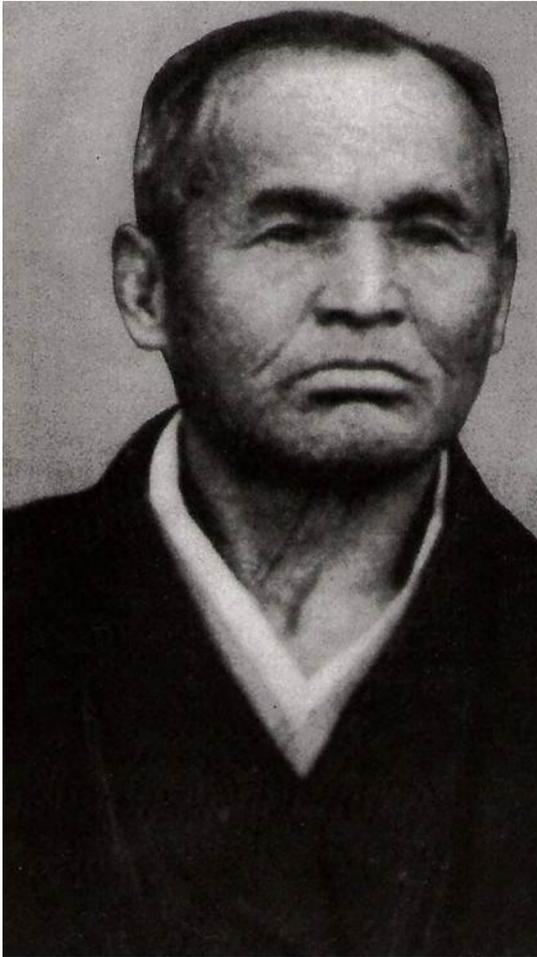
C'est une fois devenu un combattant accompli qu'il commença son pèlerinage martial, une pratique encore très courante à l'époque. Il traversa ainsi le Japon de long en large à la recherche des plus grands maîtres qu'il soit pour éprouver ses capacités face à eux. Bien souvent, il devait d'abord affronter les meilleurs élèves des écoles avant d'avoir le droit de combattre ces maîtres. Il ne fut pas toujours victorieux mais ses compétences martiales furent toujours saluées, si bien qu'il enseigna dans de nombreux dojos de maîtres vaincus durant des périodes d'une dizaine de jours avant de partir à la recherche d'un autre défi.

Cependant, ce pèlerinage ne lui permettant pas de gagner correctement sa vie, il enchaîna les petits emplois, devenant tour à tour garde du corps d'un juge ou instructeur pour la police. C'est durant cette période que se fonda la légende de Sokaku Takeda, par les nombreux exploits qu'il aurait

accomplis en défiant des bandes armées et des yakuzas. Ainsin, à Inawashiro, il aurait été pris en embuscade par plusieurs hommes dans le noir et après en avoir gravement blessé plusieurs, il aurait sauté dans la rivière pour pouvoir s'enfuir. Un autre incident très connu de cette époque est celui où il aurait été pris à parti par plus de cinquante bandits de grand chemin armés de lances qu'il mit en déroute à l'aide d'une canne épée. Ce combat lui aurait valu une trentaine de blessures et il y aurait tué au moins dix de ses ennemis. On dit aussi qu'il permit l'arrestation d'un grand groupe de malfrats à Okaïdo, suite à une agression que ce groupe aurait perpétrée à l'encontre de Sokaku et du tribunal qu'il servait à l'époque.

On notera avec beaucoup d'intérêt que Sokaku était certes une véritable légende et un justicier, mais il n'est pas auréolé de l'aura d'invincibilité qui entoure des maîtres comme Wang Fei Hung, Masutatsu Oyama ou Gogen





Yamagushi. Malgré ses exploits présumés, le maître du Daïto ryu semble rester beaucoup plus humain dans l'esprit des pratiquants.

L'enseignement de Sokaku Takeda

L'enseignement que dispensa Takeda Sokaku fut très particulier en ce sens qu'il n'a jamais eu de dojo qui lui fut propre, même si d'aucuns affirment que Morihei Ueshiba lui en aurait fait construire un. On peut diviser l'enseignement que dispensa le maître en deux grandes périodes. La première fut celle où il parcouru le Japon dans son pèlerinage martial. Comme nous l'avons vu, il enseigna dans les dojos des maîtres qu'il aurait vaincus à cette époque. Une fois son pèlerinage terminé il aurait continué d'enseigner au travers de nombreux stages donnés çà et là. Ceux qui auraient reçu son enseignement se comptent par centaines et il resterait des registres très précis comprenant le nom des pratiquants à qui il aurait enseigné ainsi que la durée de l'enseignement et la somme payée.

Concernant l'enseignement qu'il dispensait, les avis sont partagés. Beaucoup voient en lui l'un des premiers enseignants modernes, car il avait en effet mit fin au voile obscure qui pesait sur le Daïto ryu en en ouvrant l'enseignement à tous. Sur ce point il aurait ouvert la voie à de nombreuses autres pratiques. Il semble cependant que d'autres écoles traditionnelles avaient depuis longtemps ouvert leurs portes au grand public. D'ailleurs sur la

question de l'accessibilité de cet enseignement, il semble qu'il fut réservé à une élite du fait du prix assez élevé des stages que donnait le maître.

Un autre des points soumis à controverse sont les modalités d'enseignement du maître. Si l'on a longtemps affirmé qu'il enseignait à chaque élève selon sa morphologie et ses besoins, il semble que la réalité soit autre. L'une des explications au fait que ses différents élèves n'aient pas reçu la même chose était qu'il aurait enseigné à ses élèves en fonction de la taille de leur porte-monnaie. Cependant, rien ne permet d'étayer cette hypothèse. Une autre explication beaucoup plus crédible serait que sa méthode d'enseignement résidait dans le seul fait de montrer une technique à ses élèves sans jamais l'expliquer. Les élèves devaient ainsi à leur tour essayer de la reproduire et l'on peut comprendre que chacun y ait vu des points importants différents.

Quelle que fut la vérité, Takeda Sokaku fut l'un des plus grands maîtres de son époque et mourut le 25 avril 1943 de sa belle mort à l'âge de 83 ans, laissant derrière lui des grands noms des arts martiaux comme Morihei Ueshiba ou Choi Yong-Sul.

An illustration of a samurai's face in profile, rendered in dark ink with a glowing green eye. He is holding a pair of wooden chopsticks. One fly is caught on the tip of the chopsticks, with a small red drop of blood. Two other flies are flying around him. The background is a textured, light grey paper.

“Le Samourai
attrape les trois mouches
avec ses baguettes...”

Dans une auberge isolée, un Samourai est installé, seul à sa table.

Malgré trois mouches qui tournent autour de lui, il reste d'un calme surprenant.

Trois rônins entrent à leur tour dans l'auberge. Ils remarquent aussitôt avec envie la magnifique paire de sabres que porte l'homme isolé.

Sûrs de leur coup, trois contre un, ils s'assoient à une table voisine et mettent tout en œuvre pour provoquer le samourai. Celui-ci reste imperturbable, comme s'il n'avait même pas remarqué la présence des trois rônins. Loin de se décourager, les rônins se font de plus en plus railleurs.

Tout à coup, en trois rapides gestes, le Samourai attrape les trois mouches qui tournaient autour de lui, et ce, avec les baguettes qu'il tenait à la main.

Puis calmement, il repose ses baguettes, parfaitement indifférent au trouble qu'il venait de provoquer parmi les rônins. En effet, non seulement ceux-ci s'étaient tus, mais pris de panique, ils n'avaient pas tardé à s'enfuir ! Ils venaient de comprendre à temps qu'ils s'étaient attaqués à un homme d'une maîtrise redoutable.

Plus tard, ils finirent pas apprendre, avec effrois, que celui qui les avait si habilement découragés, était le fameux Miyamoto Musashi.